

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Contre-jour, Moebius, Québec français, Solaris

Carlos Bergeron

Number 135, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62283ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, C. (2009). Review of [*Contre-jour, Moebius, Québec français, Solaris*]. *Lettres québécoises*, (135), 55–55.

Contre-jour n° 17, hiver 2008-2009, « Empreintes littéraires », 12 \$



Des textes de prose et de poésie sont ici « rassemblés sous un seul signe, celui de l'empreinte » (p. 55). Contenu disparate présenté comme tel dans l'introduction, « Empreintes littéraires » s'est

mandaté d'une thématique inspirante que la revue nous présente comme un florilège. Cependant, ce numéro 17 nous donne plutôt l'impression d'être un fourre-tout. Paul Chanel Malenfant signe une poésie mélancolique, « Comme un tueur fou » (p. 57-72), qui nous fait réfléchir aux empreintes surgissant du passé, celles d'une vie, quand la maladie fait progressivement s'installer, en soi, la mort : « Affleure un souvenir de framboises, un gondolier aux bras nus, un verre de vin blanc sous les saules pleureurs. Les faits et gestes nous rappellent le temps où nous étions vivants. » (p. 58) La série de poèmes inspirés des tableaux de Jean-Paul Lemieux, « Deux personnages la nuit » (Stephanie Bolster, traduction de Judith Bessette, p. 79-94), compare la peinture à une empreinte, celle des saisons, du temps, d'une existence passée : « Un bout de bleu qui vole : son foulard/des érables l'été qui brillent près de la rivière./Cette Madeleine qui tu as épousée te fera-t-elle te souvenir de celui que tu étais » (p. 83). « René La Fleur » (Golem, p. 113-131) est un texte qui, au départ, semble intéressant mais qui devient rapidement lassant. Le narrateur, un étudiant à la maîtrise n'arrivant pas à terminer son mémoire, découvre ce qui se cache derrière les automates qui travaillent au département de littérature de son université. L'auteur s'enfarge dans un mélange de considérations philosophiques et de délire onirique, et sa critique du système universitaire, elle-même absurde, n'aboutit à rien.

Moebius n° 120, hiver 2009, « L'espérance de vie », 10 \$

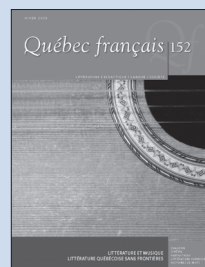


« L'espérance de vie », numéro piloté par Patrick Brisebois, regroupe des textes d'auteurs dont la plupart en sont à leur première expérience de publication. Expérimentations diverses, oscillation entre des œuvres de fiction très formalistes et d'autres plutôt axées sur le contenu : des plumes tentent de trouver un équilibre, cherchent leur voix, le plus souvent au « je ». Les résultats sont parfois stupéfiants. Josiane Ferron nous donne un sacré coup de poing sur la gueule dans « Bring it on, bitch » (p. 11-17), courte fiction dans laquelle elle nous fait entrer dans l'esprit d'une adolescente désabusée, droguée, gardienne d'une fillette (à propos, l'opposition entre l'innocence de l'en-

fance et la sexualité dépravée est ici frappante). Cynique comme il n'est pas permis de l'être, Ferron choque, accumulant en quelques pages des thèmes carrément pornos dans un univers qui se veut essentiellement féminin : bestialité, lesbianisme, pédophilie... Malgré le top du trop, le résultat est génial : ça sent la critique sociale à plein nez ! Alice Méthot, dans « Trois histoires » (p. 65-70), fait preuve d'une écriture saisissante, une écriture « corporelle » qui vous tient rivé aux lettres, comme dans cette fable où une femme manifeste le désir d'aimer le cadavre de son amoureux jusqu'à l'anéantissement : « Je le sucerais jusqu'à la moelle, j'embrasserais ses paupières closes, je lécherais sa peau livide jusqu'à ce que ses viscères m'empoisonnent. [...] Bientôt les mouches s'abattront sur nous. La faune des cadavres à l'air libre aura raison de mon amour. » (p. 69-70) Sylvie Plessis-Bélaïr, dans « Double vie » (p. 91-96), expérimente une structure narrative efficace parce que ponctuée par un réseau anaphorique suggérant l'idée d'évolution : « Il y a un monstre sous mon lit » (p. 91), « Il y a un monstre dans mon placard » (p. 92), « Il y a un monstre dans le couloir » (p. 93) ; cependant, le contenu trop prévisible ruine la chute.

Pour d'autres auteurs, la technique mérite d'être améliorée. C'est notamment le cas de Philippe Jean Poirier (« Saint-Havana », p. 59-64) dont l'histoire d'un vieil homme complètement fou semble carrément n'avoir aucun but. Léa Gagnon Smith, dans « Filiation » (p. 87-90), raconte comment un fils terrorise son vieux père dont il a la garde. Le développement de l'intrigue, qui étale une série de lieux communs, est inapproprié pour une nouvelle, et semble malheureusement être plutôt le plan d'une mauvaise série télévisée.

Québec français n° 152, hiver 2009, 7,95 \$



J'ai adoré, oui, le nouveau *Québec français*. Les deux principaux dossiers qui y sont présentés, « Littérature et musique » (p. 29-61) et « Littérature québécoise sans frontières » (p. 65-78), ont tout pour intéresser. Dans le premier, Steve Laflamme, qui voulait depuis longtemps réaliser ce numéro, où « deux arts majeurs qui coexistent depuis toujours, [et] qui se nourrissent l'un de l'autre de différentes façons » (p. 29) pourraient être commentés par la plume de spécialistes, le fait avec brio. Ainsi, « Littérature et musique : points d'achoppement et de rencontre » (Aude Locatelli et Julie-Anne Delpy, p. 30-33) traite de ce rapport étroit entre l'art des sens et l'art des mots, faisant de la poésie la principale concurrente de la musique, même si aucune synonymie n'est possible entre ces deux systèmes sémiotiques. L'excellent article de Dujka

Smoje, « Le roman actuel à la recherche de sa musique » (p. 37-43), en plus de nous offrir une liste alphabétique très détaillée « des romans en français sur la musique et les musiciens publiés entre 1988 et 2008 » (p. 42-43), définit « deux conceptions radicalement différentes de l'utilisation de la musique dans le tissu romanesque » (p. 38). Le second dossier, portant sur la littérature migrante, aborde cette dernière sous des aspects nouveaux. Par exemple, Suzanne Pouliot, dans son texte « La littérature migrante pour les jeunes » (p. 66-68), nous entretient de ces « romans d'apprentissage » écrits par des femmes venues d'ailleurs (Marie-Céline Agnant, Maryse Rouy et Magda Tadros). Geneviève Falaise nous fait une brève analyse du roman « L'ingratitude » de Ying Chen (« L'ingratitude ou le récit de l'impasse », p. 76-77), où elle aborde le thème du désir en le mettant en relation avec l'identité de la mère. À lire !

Solaris n° 169, volume 34, n° 3, hiver 2009, 10 \$



Ce qui étonne dans *Solaris*, revue consacrée au fantastique et à la science-fiction, c'est certainement la diversité de ses auteurs, qui nous donne accès à des textes souvent bons mais parfois carrément douteux. C'est donc de ce déséquilibre que jaillit l'inattendu, la surprise, qui confère à la

revue une dynamique particulière sachant plaire aux amateurs du genre, car il faut être « fan » pour être séduit par ces univers étranges, souvent puérils, où règne, en maîtrise suprême, l'allégorie. Pourtant, que d'originalité dans le numéro 169 où se côtoient, selon la facture habituelle, des fictions et des articles !

Isabelle Piette, dans sa courte nouvelle « Éternelle jeunesse » (p. 41-43), effectue un lien fort original entre le temps qui s'efface littéralement quand un corps passe au « remodelage ». Dans « Singulier pluriel » (p. 49-64), Lucas Moreno construit, thématiquement et narrativement parlant, un grand mystère autour des Monroë. Qui sont-ils et que veulent-ils au narrateur ? Le dossier écrit par Thibaud Sallé, « Rien à voir avec la fantasy » (p. 89-97), très documenté et comportant une bibliographie pour le lecteur désireux s'initier à l'histoire médiévale, traite des « affinités entre la fantasy et le Moyen Âge » (p. 90), période se voulant « l'équivalent temporel du western » (p. 92). Finalement, les trois dernières parties sont consacrées à l'actualité des littératures de l'imaginaire. « Sur les rayons de l'imaginaire » (p. 120-132) énumère les nouveautés disponibles en librairie, alors que « Les littéranautes » (p. 133-140) et « Lectures » (p. 141-160) présentent toutes deux des recensions critiques.